

Ingrid Astier

La Seine : une grande inspiratrice

C'est une des valeurs montantes du roman noir français. Ingrid Astier s'est confiée samedi en fin d'après-midi devant des lecteurs réunis à l'Armitière. La romancière, qui cite Flaubert et Hugo plutôt que les grands maîtres du polar, nous a accordé un entretien.

Après *Quai des enfers*, bien reçu par le public et les critiques, vous revenez avec *Angle mort*, avec le commandant Desprez, la brigade fluviale de Paris et la Seine. Faut-il envisager ce deuxième roman comme une suite ? Ou tout simplement l'envie de conserver des héros et des atmosphères qui vous inspirent ?

Quai des enfers ouvre une Trilogie de Paris et du fleuve. Trois ans après, *Angle mort* poursuit cette fresque. Observer Paris depuis l'artère majeure du fleuve offre un romanesque infini. Tout le monde gravite autour de la Seine : les policiers de la brigade fluviale, les amoureux, les désespérés sur les ponts, les sportifs, les rêveurs... et même les pêcheurs à la mouche. *Quai des enfers* et *Angle mort* sont frères mais ne sont pas jumeaux. On peut d'ailleurs les lire indépendamment. *Quai des enfers* est plus (faussement) classique, *Angle mort* est plus nerveux. J'avais besoin de me renouveler d'où cette idée, via le grand banditisme, d'enrichir *Angle mort* des atmosphères sans pareilles de la banlieue.

« Dans mes romans, l'observation tient de la fièvre »

Autant qu'à l'histoire, vous semblez attachée à vos personnages. Vous plongez au plus profond de leur personnalité et de leurs doutes. Le polar se nourrit-il encore plus que d'autres genres de l'observation de ces caractères ?

Dans mes romans, l'observation tient de la fièvre. J'ai de l'affection pour chacun de mes personnages, pour le beau ténébreux qu'est Diego (le braqueur d'*Angle mort*), comme pour le garde-pêche de *Quai des enfers*, sans hiérarchie. Je m'imprè-

gne de tous les milieux de mes romans pendant plusieurs années, que ce soit du côté police ou du côté voyous, pour traquer les personnes qui donneront leurs racines à mes personnages. Je me sers de ce terrain fort pour être tout autant dans le naturel, par les effets de réel, que dans le désir de travailler le nuancier de mes personnages, de l'ombre à la lumière.

La Seine, la considérez-vous comme un décor ou comme un véritable « personnage » de vos livres ? Qu'est ce qui vous intéresse dans ce fleuve — parisien dans vos romans — mais dont les méandres viennent traverser notre pays de Caux ?

La Seine est une grande inspiratrice ! Elle est l'héroïne de *Quai des enfers*. Victor Hugo avait choisi Notre-Dame de Paris, j'ai choisi la Seine. Deux symboles du romantisme parisien. Mais seul l'imaginaire peut redonner vie à ce que l'habitude du regard assouplit... L'observation est un travail amoureux, sublimé par la rêverie. Il faut dépasser la carte postale. J'ai abordé la Seine comme une enclave exotique en plein Paris, rencontré des dizaines de personnes, du garde-pêche aux SDF, et suivi les policiers de la Fluviale pour lui rendre sa profondeur, qu'elle s'ouvre comme une malle à trésors... ou une boîte de Pandore.

Dans *Angle mort*, le lecteur suit les héros de la Seine au canal Saint-Martin, en passant l'écluse du port de l'Arsenal. J'aime quand le roman déploie des royaumes insoupçonnés, comme cette course-poursuite sous Bastille et ses deux kilomètres de voûte souterraine... On rejoint alors les livres d'aventures de l'enfance...

« Rien ne remplace le vécu »

Vous êtes attachée au travail de terrain. Selon vous, c'est la clé du réalisme ou finalement le meilleur moyen d'aborder la fiction ?

Pour moi, le réalisme est le terrain de l'imaginaire. Une merveilleuse boîte à outils au service de l'histoire, à la précision redoutable, qui permet de décider de la marge de la fiction. Vous pouvez facilement inventer une scène d'amour, mais séquencer la gestuelle d'un braqueur qui démonte les trente-trois pièces de son Browning Baby (l'un de ses pistolets) ne s'improvise pas, tout comme parler des détonateurs pyrotechniques, de l'entraînement d'une trapéziste ou de la salle des machines du remorqueur-pousseur de la Fluviale. Rien ne remplace alors le vécu, tant pour la connaissance que pour partager avec le lecteur un lieu inaccessible, un secret ou la jubilation du détail. La chair du personnage est à ce prix.

Pensez-vous quitter Paris dans vos prochaines œuvres ou vous reste-t-il encore des choses à explorer (d'un point de vue littéraire) dans la capitale ?

Dans le prochain roman, on retrouvera Paris. Ce sera le dernier volet de cette trilogie du Fleuve. J'ai la chance de venir de la campagne bourguignonne et de n'être arrivée à Paris qu'à l'âge de dix-sept ans. J'aborde Paris comme un terrain de jeu où je veux retrouver mes jeux d'enfant. Ma curiosité ne s'est jamais émoussée pour cette ville que j'aborde dans tout son exotisme. *Quai des enfers* est le premier roman à s'être intéressé à la Brigade fluviale. *Angle mort* restitue des ambiances inattendues, tel ce lieu près du Stade de France, un



Ingrid Astier avec Manuel Hirbec lors de la rencontre samedi à Yvetot

vrai nuage de fumée... Des Haïtiens vendent là du poulet boucané en jouant au bézigue et aux dominos, sur fond de musique de fête. J'aime l'idée que par mon travail réaliste, enrichi par l'imaginaire, le lecteur jette sur la ville un regard différent, plus profond, plus amoureux, plus humain.

« On peut être exigeant et populaire »

Quai des enfers a reçu quatre prix et a trouvé ses lecteurs. Comment avez-vous vécu ce succès ?

J'ai vécu ce succès comme la formidable chance de pouvoir transmettre mon imaginaire, une vision du monde propre à l'écriture, entre action et rêverie. *Angle mort* a, lui, été pris comme livre-vedette par Le Grand Livre du Mois. C'est rare. Ce choix prouve que l'on peut être exi-

geant et populaire. Une autre leçon apprise chez Victor Hugo...

Avant d'écrire des polars, vous faisiez dans le livre de cuisine, c'est un peu le grand écart, non ?

Non, j'ai commencé par la fiction, avec le Prix du Jeune Écrivain, au Mercure de France, en 1999. Où l'on trouvait déjà mon penchant pour des personnalités en marge, solitaires et écorchées. J'ai ensuite écrit des livres autour des sens et de la littérature, où l'humain et l'érigé quète avaient la part belle. Après *Méphistophélès*, confessions d'un pauvre diable, une pièce de théâtre jouée dans la crypte de Saint-Sulpice, j'ai compris qu'il était temps de renouer avec la fiction. Depuis, je suis comme un cheval qui cavale dans de grands espaces...

■ PROPOS RECUEILLIS PAR
GHISLAIN ANNETTA